

Quant un amant grec ou romain en était arrivé au moment de donner à sa belle cette vive démonstration de sa tendresse, il commençait toujours par lui déchirer sa robe ; et cela se faisait comme nous le raconte Ovide, depuis le collet jusqu'à la ceinture inclusivement ; c'était la règle.

*Aud tunicam summa deducere turpiter ora
Ad mediam, mediæ zona tulisset opem* (1).

Ensuite le cher ami tappait à grands coups de poing sur la poitrine de la personne aimée. C'est ainsi que Mopsus bat sa maîtresse dans la troisième églogue de Calpurnius.

*Protinus ambas
Deduxi tunicas et pectora nuda cecidi* (2).

Je demande mille pardons aux dames qui liront cet agréable article, si je mêle du latin à un sujet aussi éminemment français : « l'art d'aimer sa maîtresse. » Mais pour convaincre il faut des autorités respectables, et il est convenu que les auteurs latins sont ce que nous avons de plus respectable dans toutes les questions de droit français. Et puis ces dernières citations latines sont précieuses encore à d'autres titres : on peut en tirer, pour notre ville manufacturière de Lyon, une curieuse observation d'économie politique, touchant les étoffes des anciens. Quelque supériorité qu'ils aient sur nous d'ailleurs, il paraît que leurs fabriques étaient inférieures aux nôtres. Au moins je connais peu de nos étoffes qu'on pût déchirer si facilement. C'est un plaisir de moins que nous avons.

A juger Tibulle par quelques passages de ses écrits, on serait tenté de croire qu'il ne battait pas sa maîtresse. Cependant ces mêmes passages examinés avec plus d'at-

(1) *Ovide*, amor, lib. 2.

(2) *Tibulle*, lib. 1. eleg. 7.